

► DANS LE JACUZZI DES ONDES

PHILIPPE LANGON

LES BOURGEOIS DE CALAIS

Les émigrés de Calais – je n'ai jamais aimé le mot « migrant » – ne votent pas et ne dînent pas en ville. Ils ne prennent pas l'Eurostar, qui passe au loin, n'ont pas de compte en banque ni offshore. Ils ont peu de visibilité domesticable. Leurs talents sont ignorés. C'est une masse qui ne fait ni masse ni envie. Ils n'ont guère de moyens de s'imposer en tant que minorité à la majorité du pays d'accueil, comme le font d'autres groupes moins accablés, plus bruyants et mieux pourvus en relais de toutes sortes. Les politiciens ordinaires ont donc assez peu de raisons de s'en préoccuper véritablement. Ils ne le feront que si le sort fait à ces émigrés altère leur image démocratique et plus ou moins humaniste auprès de ceux qui continuent de voter pour eux ; si cette image se dégrade plus qu'elle ne rassure leurs électeurs.

Que se passe-t-il à Calais ? Des milliers de mots et d'images renseignent depuis longtemps sur l'état des hommes et des lieux : l'idée que les citoyens ne sont pas informés est bidon. Pourtant, à l'exception des associations humanitaires et des militants de gauche, dont c'est la fonction sociale et politique, ces constats glissent sur la plupart d'entre nous comme la plainte du sans-abri dans le métro. Comment peut-on être « migrant » ? On le sait, mais on l'oublie. Pourquoi ?

À mon avis, et si j'excepte le racisme et la crise, trois raisons. D'abord, le nerf de l'indignation est trop sollicité. Mon menton recomposé me l'a appris : quand les nerfs travaillent trop et follement, ce qu'on cherche d'abord à faire, c'est trouver une position et un état qui permettent de ne pas y penser. Aujourd'hui, les indignés se multiplient plus vite que, dans les Évangiles, les pains. Il faudrait être masochiste ou toxicomane pour ne pas chercher à les éviter.

SPLEEN À GENNEVILLIERS

Ensuite, la méfiance envers la presse. Elle est venue, avant tout, de la télé ; mais elle est vite sortie de ce berceau pour irradier la profession entière. Avec l'hypocrisie habituelle : ceux qui dénoncent ou méprisent les journalistes sont aussi ceux qui, à la première occasion, cherchent à les utiliser. Les articles et les reportages, aussi justes soient-ils, sont victimes de cette ambiguïté. La presse classique est un intermédiaire imparfait et vital pour la démocratie. Le soupçon qui l'emporte introduit non pas le scepticisme critique, comme on aurait pu l'espérer, mais un mélange d'obsession agressive et de relativisme délirant. La défiance, alliée au manque d'éducation, crée des indifférents et des maniaques du complot.

Enfin, quand le savoir est détaché du pouvoir, on finit par vivre comme si le savoir n'existait pas. À tort ou à raison, trop de gens – dont moi – se sentent impuissants face à ce qu'ils croient savoir ; face au flux de bonnes causes et de grands mots qu'on leur verse, comme des seaux d'eau froide, sur le crâne. Ce ne

sont pas seulement les nerfs qui sont trop sollicités ; c'est la conscience elle-même qui ne sait plus comment s'orienter. Rappelons-nous les bonnes vieilles questions de Kant : Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? On a dû jeter les réponses dans un puits, avec une charogne dedans.

À propos d'émigrés et de sens de l'Histoire, je suis allé voir au théâtre de Gennevilliers un spectacle fatigant et raté, 1993. Le texte est d'Aurélien Bellanger ; la mise en scène, de Julien Gosselin. Du second, j'avais vu à Avignon, l'année d'avant l'attentat, ce qui pour moi reste le spectacle de cet été-là : *Les Particules élémentaires*, d'après le roman de Michel Houellebecq. Sur scène, cette fois, douze acteurs font face au public devant trente-deux néons : j'ai eu le temps de les compter. Ils disent un texte assez emphatique, et qui résonne bizarrement : on croit sans cesse entendre des bouts de textes écrits par d'autres, même si on ne sait pas forcément lesquels. Et on les entend mal, à cause d'une techno éprouvante, comme en boîte de nuit.

Naturellement, c'est voulu : il s'agit de forcer l'attention du public tout en lui suggérant qu'il est lobotomisé ; de le mettre en condition sourde et exaspérée. Les acteurs sont des statues qui parlent. À partir des rêves techniques et de libre circulation liés aux tunnels du Cern et sous la Manche, ils professent la fin de l'Histoire, la mélancolie qui en sort, une Europe tiède laissant pourrir ses émigrés en lisière de barbelés. On lit ça chaque matin dans le journal. Il faut cinq minutes pour comprendre qu'on ne sera pas surpris. Il faut ensuite supporter, pendant une heure, l'image du tunnel qui nous dit : tu l'as vue, ma grosse métaphore ? Oui.

Vient un assez beau discours humaniste, vérifiable, des dirigeants européens. La mise en scène est destinée à faire sentir à quel point il est faux. Dans la dernière partie, sous l'enseigne d'Erasmus, des jeunes européens font une fête glauque, en clair-obscur : sexe, drogue, désespoir et techno. À la fin, l'un d'eux filme lentement chaque corps assoupi. C'est long. Être filmé les réveille un par un, en gueules de bois. Une fille sort un flingue, et c'est fini. Vont-ils se tuer ? Casser de l'émigré ? Tirer sur n'importe qui ? Des affiches fascistes me font croire en la deuxième hypothèse, mais c'est indécidable. Martelé par l'esthétique, le message suffit. D'une part : *no future*. D'autre part : au secours, l'Histoire revient !

Pour aller au théâtre depuis le métro, on marche dix minutes à travers un quartier sinistre et pauvre, ce n'est pas nouveau, et je me suis rappelé des errances et des reportages qui me conduisaient là, voilà plus de vingt ans : ça suffisait déjà à informer sur l'échec culturel, économique et social d'une société. En face du théâtre, il y a désormais un grand Lidl. À côté, une boucherie musulmane. Dans le théâtre, chic et spacieux, il y a des bourgeois venus voir un pesant manifeste sur le tunnel de l'Histoire et le drame de Calais. ■